MISSIONS DE SAINT-ALBERT

JOURNAL DE M[gr] GRANDIN, ÉVÊQUE DE SAINT-ALBERT, AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Évêché de Saint-Albert, le 7 décembre 1872.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

C'est, comme vous le voyez, la veille de la belle fête de l'Immaculée Conception que j'entreprends de continuer mon journal de l'été dernier. Cette seconde partie sera, comme la première, souvent interrompue; mais, grâce à certaines petites marques que j'ai faites sur mon Ordo, je ne perdrai pas le fil de mon voyage. Je ne vous écrirai probablement pas longtemps ce soir, et pas du tout demain ; ce journal, comme toutes mes lettres, sera rédigé à bâtons rompus ; Votre Paternité voudra bien le recevoir tel quel. Il y en a qui, en toute saison, trouvent des fleurs sous leur plume et mettent de la chaleur dans leur style ; pour moi je ne connais que le cœur avec lequel je vous écris et le cœur avec lequel vous me lirez : je sais que mon journal vous fera plaisir ; je le ferai de mon mieux assurément, mais en courant : c'est ainsi, du reste, qu'on voyage dans le Nord.

Je vous écrivais dans le courant de septembre, alors que je me rendais à l'île à la Crosse, en compagnie du joyeux P. ANDRÉ retournant à sa mission de Saint-Laurent de Carlton. Le 20, nous dûmes nous séparer ; il visita le fort Pitt pour y donner, en passant, une petite mission, et

moi je continuai ma route avec un jeune homme de vingt ans et un petit garçon qui n'en avait que dix. Ce dernier pouvait, quand le chemin était beau, conduire sa charrette aussi bien qu'un homme fait ; mais, dans les mauvais pas, il ne m'était pas d'un grand secours ; et si mon premier serviteur ne pouvait pas s'en tirer seul, je devais, bien entendu, joindre mes efforts aux siens. Mes deux compagnons conduisaient chacun une charrette chargée de provisions pour l'île à la Crosse ; je suivais à cheval, poussant devant moi les chevaux de relais, que nous emmenons toujours pour de semblables voyages. Cet emploi ne m'empêchait pas de dire mon bréviaire, de faire mes exercices, et même, quand nous ne trottions pas, de lire *l'Univers*. J'avais reçu plusieurs numéros de ce journal en partant de Saint-Albert et, bien qu'ils fussent de vieille date, ils étaient pour moi du plus grand intérêt. Bien entendu que j'avais toujours un cheval très-*raisonnable* ; car, quoique je passe une partie de l'été à cheval depuis que je suis dans l'Ouest, je n'ai pas du tout la prétention d'être bon cavalier.

Quelques heures après m'être séparé du P. André, je dus camper. Lui en fit autant sans doute, à quelques milles de moi. Dans une autre direction et sur le chemin que je devais parcourir, à un mille du lieu où je stationnais, était également campé un troisième Missionnaire : c'était le bon P. Collignon, se rendant de la Rivière-Rouge au lac la Biche. Nous nous rencontrâmes le lendemain matin peu après avoir levé le camp. Nous n'eûmes que le temps de nous embrasser, d'échanger quelques paroles, de déplorer de ne nous être pas rejoints le soir pour camper ensemble, de nous embrasser de nouveau : après quoi il fallut se séparer ; la saison avançait et, aussi bien l'un que l'autre, nous devions hâter notre marche.

Malgré la pluie qui tomba une partie de la soirée, j'al-

lai camper ce jour-là de l'autre côté de la petite rivière la Biche. Comme c'était un samedi, nous y demeurâmes le lendemain tout le jour. Nous n'étions plus sur le chemin battu de Carlton et de la Rivière-Rouge, mais bien sur celui du lac Vert et de l'île à la Crosse. C'est une voie nouvellement ouverte, où la trace des rares charrettes qui nous ont précédés paraît à peine; il fallait toute l'habileté d'un métis pour ne la point perdre; quant à moi, le plus souvent je n'y distinguais rien. Ce dimanche, 22 septembre, se trouvait être le jour anniversaire de l'érection du diocèse de Saint-Albert et de ma translation à ce nouveau siége. Je dis la sainte messe pour mon pauvre diocèse et renouvelai sa consécration à Notre-Dame des Victoires.

Le lendemain, il faisait un froid de novembre, ce qui ne nous empêcha pas de partir de bon matin, au trot de nos chevaux bien reposés. Nous arrivâmes en peu de temps à la petite rivière aux Anglais. Les pluies l'avaient considérablement gonflée, et le passage en était devenu très-difficile. Après avoir, mon jeune homme et moi, pataugé pendant près d'une heure dans l'eau et dans la boue, après avoir crié, tempêté — sans jurer cependant — et assommé de coups nos pauvres chevaux, il fallut nous résigner à décharger. Ma présence n'étant pas nécessaire pour cette besogne, je courus allumer du feu, dont nous avions grand besoin. A midi nous étions parfaitement restaurés, frais et dispos comme le matin. Nous redoutions toutefois encore le passage de plusieurs autres coulées ou rivières qu'il nous restait à franchir. Je ne voulus pas camper avant d'avoir traversé la plus grande, qui est la rivière de la Tortue. Là aussi nous attendaient quelques difficultés, mais nous n'eûmes pas besoin de nous mettre à l'eau pour les vaincre.

Le 24, la neige tombée pendant la nuit nous dérobait

entièrement le chemin ; nous ne pûmes partir qu'après le milieu du jour, nous efforçant, par la vitesse de notre allure, de rattraper le temps perdu. Le 25 nous atteignîmes le bois du lac Pélican et l'ancien chemin de Carlton au lac Vert : c'était fini de trotter. Le 26 jusqu'à midi, nous avançâmes péniblement, à travers les branches d'arbres et par des chemins défoncés. Nous avions espéré trouver mieux à la sortie de la forêt, nous devions alors entrer dans une prairie très-unie où nous avions coutume d'accélérer la marche de nos montures. Malheureusement cette prairie, arrosée par plusieurs petits cours d'eau, se trouvait transformée en un véritable lac; toute la soirée les chevaux marchèrent dans l'eau jusqu'au poitrail. Nous n'avancions que fort lentement, la nuit venait nous surprendre dans cette situation; impossible de trouver une place sèche pour y camper. Je connaissais cependant un coteau peu élevé, dans ces parages ; je pris les devants dans la direction qui devait y conduire, et j'y arrivai, fort heureusement, avant la nuit close. Il n'y avait pas dans ce lieu du gros bois pour le feu; j'en ramassai cependant du menu assez pour jusqu'au lendemain. Les charrettes arrivèrent tard, les chevaux étaient très-fatigués, mais ils trouvaient enfin un excellent pâturage.

Nous n'étions encore qu'au commencement de nos misères. Le lendemain 27, après une demi-heure de marche tout au plus, nous arrivions sur les bords d'une rivière étroite et profonde. Une passerelle en facilitait la traversée en temps ordinaire; mais ce jour-là, le torrent débordé était devenu dangereux et perfide, et la passerelle flottait un demi-pied au-dessus du sol où elle avait primitivement son assiette. Nous sondâmes les abords de la rivière: c'est à peine si un cheval de selle pouvait se rendre jusqu'au pont, il ne fallait pas songer à l'y faire passer. Nous étions près du lac Pélican. Presque toujours des sauvages

séjournent sur les bords de ce lac; j'envoyai donc mon serviteur en chercher quelques-uns. Ils étaient tous absents, et ils avaient si bien caché leurs canots que mon commissionnaire ne put en découvrir un seul ; il nous fallait donc inventer quelque expédient de notre façon. J'avoue que je fus alors passablement découragé, d'autant plus que cet obstacle m'en faisait prévoir d'autres de même nature. Si j'eusse été au fort Pitt, je crois que j'aurais renoncé à mon voyage ; mais je n'étais plus qu'à une journée du lac Vert : les frais et les fatigues déjà supportés, les frais et les fatigues prévus d'un second voyage m'ôtèrent toute envie de reculer. Ma résolution une fois prise, nous formons d'abord, sur une de nos charrettes, une sorte d'échafaudage; nous y plaçons les pièces les plus légères de notre cargaison, nous attelons à la voiture notre cheval le plus fort et le plus docile. Notre attelage arriva sans accident jusqu'au pont ; mais là, le pont ne lui étant d'aucune utilité, il entra bravement dans le courant. Si encore le terrain eût été solide, le cheval eût peut-être arraché sa charge ; mais le pauvre animal enfonçait jusqu'au ventre et dépensait inutilement ses efforts à se dépétrer lui-même. A la fin, il fallut dételer et laisser la charrette dans cette position critique, qui n'aurait pas manqué de lui être fatale si l'eau avait eu sur elle un peu plus de prise. A l'endroit où nous nous trouvions, le débordement pouvait avoir deux ou trois cents pas de largeur. Seule une ancienne chaussée de castors émergeait au-dessus de l'eau, et, si une fois nous pouvions y atteindre, elle nous mettait en communication avec l'autre rive : c'est là que mon jeune homme résolut de porter pièce par pièce notre chargement tout entier, faisant une partie du trajet avec précaution sur la passerelle flottante, l'autre partie dans l'eau jusqu'à la ceinture : c'est là aussi que je me rendis, me servant d'un cheval, sauf au moment

précis de passer le lit de la rivière, ce que je fis sur le pont et ce que mon cheval fit à la nage. Mon premier soin en arrivant fut de faire du feu et de préparer le dîner, pendant que mes compagnons faisaient passer les chevaux. Cette première opération achevée, nous nous réconfortâmes un peu et le transbordement des effets commença. Mes jeunes gens apportaient les caisses sur la chaussée, et moi je les transportais au point où elles pourraient être accostées par les voitures et rechargées sur elles. Après le portage des caisses vint le sauvetage des charrettes : ce n'était pas le plus facile, attendu qu'il y en avait une dans la rivière ; cependant mes hommes en vinrent à bout sans moi; au moyen d'une corde, longue de plusieurs brasses, ils attelèrent un cheval à chacune d'elles successivement ; et tandis que le plus jeune conduisait l'animal, sur lequel il était monté, le plus fort soutenait et dirigeait la charrette. C'est ainsi que nous employâmes une journée à faire le chemin qu'en temps ordinaire nous aurions fait en moins d'une heure. Nous eûmes encore la chance de terminer ce travail avant la pluie, qui commença aussitôt après pour ne finir que le lendemain.

Le lendemain 28, nous marchâmes dans l'eau une bonne partie de la journée. Toutes les prairies qui avoisinent le lac Pélican étaient absolument inondées ; nos chevaux se fatiguaient beaucoup et avançaient peu. Enfin cependant le soir nous avions franchi tous les mauvais passages. Le 29 était un dimanche. Mais nous étions trop en retard pour observer la loi du repos. Je laissai seulement mes jeunes gens dormir un peu plus que d'habitude, et après la sainte messe et le déjeuner nous continuâmes notre route. Nous arrivâmes le soir à l'extrémité sud du lac Vert ; nous laissâmes là nos charrettes et tout ce qui était à destination de l'île à la Crosse. Je pris à gages un sau-

vage, qui devait transporter par eau à l'extrémité nord du lac ma chapelle, mon lit, ma tente et tout ce dont j'avais besoin pour la continuation de mon voyage ; et le lendemain 30 nous nous rendions par terre à ce même point. Je passai la nuit au fort, j'annonçai à nos catholiques que je reviendrais dans douze jours et qu'ils devaient se préparer à se confesser en cette occasion. Je ne confessai donc qu'un sauvage qui était malade et que je fis communier le lendemain.

Le 1er octobre, je laissai mes chevaux en liberté et, après avoir remis mon petit garçon entre bonnes mains, je m'embarquai en canot d'écorce, avec mon jeune homme et un sauvage que j'avais engagé. Nous descendions le courant rapide de la rivière aux Castors; l'eau étant extrêmement haute, nous marchions une partie de la nuit sans crainte de nous heurter aux roches. Le 2, pour la seconde fois depuis mon départ de Saint-Albert, je ne pus dire la sainte messe ; j'avais laissé ma chapelle au fort du lac Vert. En dédommagement de cette privation, j'eus la consolation d'aller adorer le bon Dieu dans notre chapelle de l'île à la Crosse et d'embrasser nos frères ce jour-là même à onze heures et demie du soir. Je n'étais nullement attendu ; aussi fut-on extrêmement surpris de mon arrivée: les Pères et les Frères, que je réveillai moi-même, se frottaient les yeux en me regardant; ils croyaient presque rêver. Je restai avec eux pendant sept jours seulement : la saison avancée et le froid, plus rigoureux qu'il n'est ordinairement à cette époque, ne me permettaient pas de prolonger plus longtemps mon séjour. Je dois vous le dire de suite, mon bien-aimé Père : je n'ai nullement été satisfait de ma visite. Contre leur habitude, nos Pères ne m'ont nullement contenté. Le P. Légeard nous accompagnait à table, il mangeait quelquefois un peu, et aussitôt il était obligé de s'éloigner, son estomac ne pouvant

rien supporter. Le cher P. Doucet semble vouloir imiter un si mauvais exemple. A l'époque dont je parle il relevait d'une grave maladie, ne disait la messe que depuis quelques jours et ne pouvait pas encore réciter son bréviaire. Le P. Le Goff, sans être très-fort, est celui qui résiste le mieux. Il était alors tout occupé de donner les exercices de la mission aux Montagnais. Bon gré mal gré, je dus me mettre à l'œuvre avec lui. Les sauvages voyaient, comme moi, l'hiver arriver avant le temps; il fallait en conséquence hâter les progrès et la clôture de la mission. Or le pauvre P. Le Goff ne pouvait suffire à entendre les confessions, et je vins à son aide. Ce n'est pas tout: nos chers Frères convers s'imaginent devoir suivre les errements des Pères. Je le répète, l'état sanitaire ne m'a nullement satisfait. J'ai peine à m'expliquer cette mauvaise santé, car la nourriture est confortable, comparativement à ce qu'elle était autrefois. Peut-être que le départ du cher F. Dubé pour le ciel leur a donné l'envie de s'acheminer pour la même destination. Ce bon F. Dubé ne pouvait plus travailler depuis longtemps, et cependant il a laissé un grand vide dans la maison; il sera difficile de trouver quelqu'un qui ait autant que lui soin des petits garçons de l'école. Je suis allé prier sur sa tombe. De même que le cher P. Grollier, quand il mourut, voulut être enterré entre deux sauvages, ainsi le cher F. Dubé a été, sur sa demande, enterré entre deux de ses bien-aimés élèves. Voyant la mort approcher, il s'était fait réserver une place entre les deux dernières sépultures d'enfants.

Cependant, malgré toutes ces maladies plus qu'ailleurs intempestives, on travaille; les missions sont données et l'on a enfin entrepris de reconstruire l'établissement détruit par l'incendie. Malheureusement l'ouvrage n'avance pas vite, le pauvre F. Bowes étant presque toujours seul

pour ce travail. Le F. Némos, qui ne pouvait pas suffire aux autres travaux, ne lui était d'aucun secours et, de peur d'augmenter les dépenses, on s'interdisait de prendre d'autres serviteurs. J'en ai jugé autrement. Le F. Némos ayant de l'aptitude pour travailler le bois, j'ai décidé qu'il valait mieux faire faire son ouvrage par des étrangers à prix d'argent, et l'adjoindre au F. Bowes, dût la ferme en souffrir quelque temps.

Le froid d'automne a détruit, à l'île à la Crosse et ailleurs, une partie des récoltes : le blé encore tout vert a été gelé. Le 7, le 8 et le 9 octobre nous eûmes une température de janvier. Le vent, la neige, la poudrerie et la glace : on vit tous les phénomènes d'hiver à la fois. Le vent fut tellement violent que, dans les bois du lac Vert et du lac Pélican où je passai de nouveau quelques jours après, le chemin n'était plus praticable, tant il était jonché d'arbres croisés dans tous les sens. Quand le jour de me remettre en route fut venu, Alexis, mon ancien serviteur et compagnon de voyage, qui habitait l'île à la Crosse depuis le printemps dernier, ne me laissa pas de repos qu'il n'eût obtenu de me suivre. Mon canot était étroit ; cependant je n'eus pas le cœur de contrister mon cher Alexis, dont la vigueur, hélas ! n'est plus la même qu'autrefois. Je l'acceptai, et je laissai en échange à la mission le métis que j'avais amené.

Le 10 octobre après midi j'embrassais nos chers Pères et Frères de l'île à la Crosse, avec la pensée pénible que peut-être, quand je reviendrais, je ne trouverais plus le pauvre P. Légeard. Le P. Doucet lui-même m'inspirait des inquiétudes. Dans ma pensée, je les recommandai tous au bon Dieu.

Le soir, notre canot était couvert d'une couche de glace, formée sur ses flancs durant la navigation, et c'était avec des précautions infinies qu'il fallait aborder au ri-

vage, de peur de crever notre fragile embarcation contre les écueils d'un nouveau genre que le froid y avait subitement fait surgir. La première nuit, et j'en puis dire autant de presque toutes celles qui suivirent, fut pour moi une nuit blanche. Depuis dix-huit ans que je voyage dans le Nord, je n'ai jamais pu me réchauffer, en campement d'hiver, à moins de mettre en commun avec celle d'un confrère ma part de chaleur vitale.

Le 11 nous fîmes une longue étape, en prolongeant notre journée bien avant dans la nuit, à la faveur d'un beau clair de lune. Pour contribuer de mon mieux à l'accélération de la marche, je donnais tantôt un coup de rame, tantôt je descendais à terre pour alléger de mon poids notre misérable nacelle, à peu près comme font, dans le beau pays de France, les voyageurs compatissants, au pied d'une côte, quand l'attelage est essoufflé.

Avant la fin du jour nous avions remonté tous les rapides; je m'installai alors commodément au fond de ma barque et, m'abandonnant à la manœuvre de mon pilote, oubliant pour un instant les lieux, les personnes et les choses au milieu desquels ma vie s'écoule, je déployai ma collection de *l'Univers* et je dégustai l'excellente feuille avec une sensualité toute chrétienne, à laquelle le bercement de la pirogue se prêtait mieux, il faut le reconnaître, que le pas de mon cheval. Ce soir-là je tombai sur un très-bel article de M. Louis Veuillot, intitulé, si je m'en souviens bien : « L'avenir est à l'aristocratie. » La nuit arriva trop vite ; je n'eus pas le temps d'achever ma lecture. Cependant, ayant campé à onze heures du soir sur un emplacement où les sauvages avaient laissé une grande quantité d'écorce de bouleau, je me servis de cette écorce comme de chandelle et j'achevai l'article commencé.

Voilà une de nos plus douces jouissances : grâce à

une âme profondément catholique, en possession par sa foi de la vérité entière, et grâce à ce style incomparable qui, à son tour, est tout plein de cette âme, nous retrouvons là l'Eglise, la patrie, les amis et les frères.

Au fort du lac Vert, où j'étais arrivé le 12 et d'où je repartis le 14, je confessai et communiai ceux qui se présentèrent, enfants et adultes. J'y retrouvai et je m'adjoignis de nouveau le jeune enfant que j'avais laissé là quelques jours auparavant. A l'autre extrémité du lac je fis une nouvelle halte pour entendre quelques confessions. Plus loin, notre marche fut souvent arrêtée par des obstacles à travers lesquels il fallait nous faire un passage la hache à la main ; d'autres fois, le bois nous manquait, au contraire, pour l'heure du campement ; naguère nous avions été arrêtés par les eaux, maintenant il n'était pas rare que nous en fussions dépourvus ; parfois la neige tombait à gros flocons, et quand elle cessait de tomber, un vent glacial nous coupait la figure. Mon petit garçon, qui n'était pas vêtu pour la saison d'hiver, grelottait en conduisant sa charrette et il pleurait à me fendre le cœur. Non-seulement le pauvre enfant n'avait pas des vêtements d'hiver, mais, comme il n'était pas venu avec nous jusqu'à l'île à la Crosse, ceux qu'il portait n'avaient point passé par les mains de nos chères Sœurs et offraient à la bise de nombreuses solutions de continuité. Cet enfant était pour moi un embarras bien plutôt qu'un secours, et j'avais à rendre des services plus souvent qu'à en recevoir. Un soir donc je me couchai bien fatigué ; je fus pris de la fièvre pendant la nuit et, le matin, ayant voulu me lever à l'heure ordinaire pour dire la sainte messe, je dus me recoucher. Je laissai dormir longtemps mes compagnons, et désormais je leur cédai le soin de faire honneur à nos provisions de bouche, car j'avais complétement perdu l'appétit.

La nuit suivante, la fièvre fut beaucoup plus forte.

Nous étions dans le voisinage du fort Pitt ; il entrait dans mon plan de m'y rendre, et la fièvre semblait m'en faire une nécessité. Je préférai cependant, à raison même des mauvaises conditions où je me trouvais, hâter mon retour à Saint-Albert. J'envoyai Alexis tout seul prendre au fort les provisions que le P. ANDRÉ nous y avait préparées, et je lui indiquai un lieu de rendez-vous, ne prévoyant pas que j'y ferais moi-même défaut. L'essieu de notre charrette s'étant à moitié brisé, tout ce que je pus faire fut de marcher avec précaution jusqu'au lieu de campement le plus voisin et d'y attendre Alexis, qui, ne nous trouvant pas à l'endroit désigné, ne manquerait pas de venir à notre rencontre, et qui seul pouvait réparer notre accident, en remplaçant l'essieu brisé par celui de rechange dont nous avons toujours la précaution de nous munir.

Malgré mon désir d'arriver au plus tôt au terme de mon voyage, j'avoue que ce repos forcé m'était agréable. J'en profitai, non pour lire, cette fois, mais pour rapiécer les habits de mon petit garçon. Le métier de tailleur est un métier que j'exerce fréquemment, dont ma dignité par conséquent a pris son parti depuis longtemps, et dont je ne me tire point mal du tout : soit dit sans vanité. J'eus le temps d'achever mon œuvre ; Alexis n'arriva que bien avant dans la nuit. A ce moment la fièvre me tenait si fort, que mon esprit en délire battait la campagne.

Alexis m'apportait du fort Pitt un rappel à ma parole. L'été dernier j'avais promis aux Cris de la Prairie de visiter le voisinage de certains lacs et d'y fonder un établissement religieux, si j'y trouvais un emplacement convenable à cette fin. L'excursion aurait demandé huit ou dix jours. Il ne faisait plus aussi froid ; à ce point de vue l'entreprise n'avait rien d'impossible. La parole donnée me poussait, la fièvre me retenait ; le P. ANDRÉ me faisait dire qu'il avait trouvé un guide pour ce dessein, et je me sentais attiré : je con-

sultais mes forces, et je me trouvais impuissant. Dans cette perplexité, je priai l'archange Raphaël, dont nous faisions la fête le lendemain, de m'obtenir les lumières dont j'avais besoin ; je dis la messe à la même intention le jour de la fête. Mais, ne me trouvant pas mieux, la fièvre ne me quittant presque plus, l'appétit et le sommeil ayant fui complétement, je crus devoir renoncer à ce voyage et rentrer aussi vite que possible à Saint-Albert pour y prendre soin de ma santé.

La nuit du 24 au 25, le délire fut si incessant qu'Alexis ne put fermer l'œil. Néanmoins, à partir de cette nuit la fièvre diminua ; il me resta seulement un violent mal d'oreilles, une grande faiblesse et un malaise extraordinaire.

J'arrivai en cet état à Saint-Paul des Cris le samedi 26 octobre. Les sauvages y étaient réunis en grand nombre et, à ma grande surprise, point de Prêtre pour les instruire ! J'en conclus que le P. Leduc, qui avait dû visiter le poste Jasper, n'était pas de retour à Saint-Albert et que probablement sa santé n'avait pu résister à un pareil voyage. Et moi, que pouvais-je faire au milieu de ces sauvages ? J'avais absolument besoin de repos, et eux n'avaient pas moins besoin d'instruction. Une partie de notre maison était alors occupée par un bon catholique, qui me reçut avec toute la charité et les égards possibles. J'étais installé à peine depuis une heure dans la partie de cette maison réservée au Missionnaire, quand on m'annonça l'arrivée du P. Blanchet ; vous ne sauriez croire, mon révérend Père, combien cette arrivée me fut agréable. Outre que je n'étais plus inquiet pour les sauvages, je cessai de l'être également au sujet du P. Leduc. J'appris qu'il avait fait un assez bon voyage, que sa santé n'était pas plus mauvaise et que tout allait bien à Saint-Albert.

Malgré tout le plaisir que ce cher petit Père me causait, je le reçus cependant assez mal. Figurez-vous qu'il n'a-

vait rien mangé depuis huit heures du matin et qu'il avait marché à cheval toute la journée! Jugez s'il faut beaucoup de courses de ce genre pour ruiner un homme. J'espère qu'il n'aura pas envie de recommencer, car je vous assure que je ne l'ai pas complimenté. Pour s'excuser, il me dit qu'il avait donné à ses chevaux le temps de manger. Probablement que pendant ce temps là il disait son bréviaire. J'aurais mieux aimé qu'il l'eût omis que de ne pas dîner; et je crois que, devant Dieu, la faute eût été moindre, ou plutôt qu'elle eût été nulle, dès lors qu'il y avait nécessité d'omettre l'un ou l'autre.

Le P. Blanchet étant arrivé, je me décidai à continuer mon voyage avec toute la diligence possible. Ma santé était si mauvaise que, si j'avais disposé d'une fortune, je me serais cru obligé de faire mon testament. Je souffrais beaucoup des oreilles. Je crains beaucoup plus de devenir sourd que de passer à trépas; car, dans le premier cas, je serais embarrassant; dans l'autre, au contraire, je débarrasserais[1], ou du moins je ne gênerais pas longtemps. Cependant je n'ai aucune dévotion à la mort, et si elle ne vient me trouver que lorsque j'irai au-devant d'elle, je ne mourrai pas de sitôt, je vous assure.

Je pris donc toutes les précautions possibles pour conserver mes oreilles et ma vie. Je n'étais plus capable de me tenir à cheval; il m'aurait fallu avoir une charrette, mais alors il ne s'en trouvait pas une dans la localité. Seul un commerçant avait une petite voiture suspendue; il ne voulut me la louer pour aucun prix, mais il consentait à me la vendre. Je dus me résoudre à l'acheter, ce qui me répugnait d'autant plus que, quelques mois auparavant, j'avais fait les gros yeux à un Père qui avait cru pouvoir acheter une pareille voiture.

[1] Les lecteurs ne ratifieront pas cette parole.

Le lundi 28 octobre, je partis donc pour Saint-Albert, espérant y arriver avant la Toussaint. J'étais conduit par l'excellent métis qui m'avait reçu à Saint-Paul, et qui avait mis son meilleur cheval à ma voiture. Mon espérance fut vaine; le temps devint si affreux, qu'après les incidents de voyage ordinaires en pareil cas, je n'arrivai à Saint-Albert que le lendemain de la fête, à huit heures et demie du soir.

Ainsi que je l'avais appris du P. Blanchet, tout le monde était bien à Saint-Albert. Seulement, le P. Dupin, qui était parti avant moi pour accompagner nos chasseurs à la Prairie, n'était pas encore de retour. Ils avaient été surpris, comme nous, par les rigueurs précoces de l'hiver au milieu de la grande Prairie, sans bois et sans autre abri que des tentes de cuir ou de toile. La plupart de nos métis étaient là avec leurs familles. Eux non plus n'avaient pris aucune précaution contre le froid. Bon nombre n'ont pu revenir jusqu'ici ; arrivés dans la région boisée, ils se sont construit des baraques pour y passer l'hiver. Ceux qui sont revenus avec le P. Dupin ont mis quarante jours à opérer leur retraite. Plusieurs ont perdu leurs chevaux; tous ont éprouvé des misères qui paraîtraient à peine croyables à qui ne connaît pas le pays et les perturbations atmosphériques que nous apporte un hiver d'un mois en avance sur le calendrier.

Dans ma *résidence épiscopale*, je m'occupai de refaire ma santé. Les soins ne me manquaient pas : la charité de nos bonnes Sœurs n'est jamais en défaut quand quelqu'un de nous est malade Pendant plusieurs semaines j'ai souffert des jambes et des oreilles. Le deuxième dimanche après mon arrivée, je ne sortais pas encore. Toutefois le mal a disparu bien plus vite que je n'osais l'espérer. Le P. Leduc, avec la faible santé que vous lui connaissez, faisait à lui seul tous les offices et une partie des œuvres du ministère. Il succomba à la fin de ce même dimanche et s'alita.

Force me fut de paraître, la tête enveloppée d'une manière fort peu élégante, et de présider l'office du soir. J'ai retrouvé depuis ma santé, mais je crains qu'il ne me reste un peu de surdité.

Le P. FOURMOND est venu nous voir depuis mon retour. Comme le F. Gérante l'accompagnait, j'en ai profité pour prêcher à nos chers Frères leur retraite annuelle, qu'ils n'avaient pas pu faire avec nous au mois de septembre. Le 30 novembre, jour de la clôture et en même temps jour anniversaire de ma consécration épiscopale, notre cher F. Leriche faisait ses vœux de cinq ans.

Le lendemain, la divine Providence nous ménageait une grande consolation. Au printemps dernier, après avoir reçu les Bulles d'érection du diocèse de Saint-Albert et de ma translation à ce nouveau siége, j'écrivis au souverain Pontife pour l'en remercier et lui annoncer que j'avais pris possession de mon siége et avais consacré mon diocèse à Notre-Dame des Victoires. Je faisais en même temps connaître à Sa Sainteté, par l'intermédiaire de S. Ém. le cardinal Barnabo, Préfet de la Propagande, les progrès de la foi dans le pays, mes craintes et mes espérances. Enfin j'envoyais au Saint-Père plusieurs adresses de ceux de nos chrétiens qui s'étaient trouvés en position d'en faire une. Nos Montagnais de l'île à la Crosse auraient voulu envoyer chacun la leur. On eut grand'peine à les faire s'entendre pour une adresse commune : toujours il y avait quelqu'un qui n'était pas satisfait, parce que, dans la formule générale, il ne trouvait pas précisément ce qu'il aurait voulu dire. Enfin, comme tous voulaient dire au Pape « qu'ils l'aimaient beaucoup et qu'ils désapprouvaient hautement le *Grand Chef mauvais* qui s'était emparé de son territoire et de ses maisons », ils signèrent la même adresse. Nos métis et nos chrétiens de la Prairie avaient fait aussi chacun la leur. Or, dimanche

dernier, je recevais du souverain Pontife une si touchante réponse, que je ne me possédais pas de joie[1]. Je recevais sous le même pli une très-aimable lettre de S. Ém. le cardinal Barnabo. Son Éminence m'annonçait qu'elle allait me recommander auprès de vous et auprès du conseil central de la Propagation de la foi pour l'augmentation de nos ressources en sujets et en argent. Je n'ai pas écrit un mot, bien-aimé Père, dans le but d'obtenir cette double recommandation; je n'en suis que plus satisfait : je la regarde comme un effet de la protection de la très-sainte Vierge. Je n'ai jamais cru, mon très-révérend Père, que ni vous ni les messieurs du conseil de la Propagation de la foi eussiez besoin de cette invitation pour nous venir en aide, puisque jusqu'à présent nos Missions ne vivent que par vous. Je suis heureux cependant de l'intérêt que Son Éminence a la bonté de porter à nos Missions, et je suis convaincu que vous voudrez bien y répondre dans la mesure du possible. Le pays va changer rapidement de face : encore quelques années, et les chemins de fer vont traverser nos prairies; les pauvres sauvages n'y pourront plus vivre alors : ils le comprennent, et ils nous supplient de nous fixer près de quelques lacs poissonneux et de leur enseigner les moyens de vivre autrement que par la chasse. Bien vite aussi l'émigration canadienne va affluer, sur la Siskatchewan surtout; et le jeune diocèse de Saint-Albert, qui n'a pu se préparer à faire face à de tels besoins, se trouverait bien au-dessous de sa tâche sans des secours extraordinaires. J'y compte : les bénédictions réitérées du Saint-Père et la protection de la très-sainte et immaculée Vierge Marie m'en sont un garant.

[1] Les *Annales* ont donné la lettre de Mgr GRANDIN et le rescrit du souverain Pontife, auxquels il est fait allusion ici, dans le numéro de mars de la présente année, p. 80 et suiv.

Je vous ai annoncé plus haut, mon très-révérend Père, le retour du P. Dupin, et vous ai dit que la bande des chasseurs surprise par le froid s'était partagée, que les uns étaient rentrés exténués après quarante jours de marche, et que les autres étaient restés dans les bois. Ceux-ci viennent de m'envoyer une ambassade pour me représenter leur besoin et me prier de leur envoyer un Prêtre, au moins pour les fêtes de Noël. Je ne croyais pas pouvoir satisfaire à leur demande. Le P. Dupin était seul disponible et il était à peine remis de ses fatigues. Entreprendre dans ces conditions un voyage d'hiver de cinq ou six jours de marche n'était pas agréable, surtout à l'époque du courrier, dont chacun tient d'autant plus à profiter qu'il est l'unique de tout l'hiver. Il m'en coûtait cependant de renvoyer ces braves gens sans Prêtre, après la démarche qui montrait chez eux tant de bonne volonté. Je fis venir le cher Père pour voir ce qu'il pensait. « Ne craignez pas de m'envoyer, Monseigneur, me dit-il en entrant chez moi, je suis prêt à repartir. » Dès le lendemain il se remettait en route; il a fait un froid des plus sévères tout le temps de son voyage. Nous espérons qu'il sera de retour dans une dizaine de jours, pour repartir encore au temps de Pâques. Nous pouvons avoir nos misères, mais vous voyez qu'à côté se trouvent aussi le zèle et le dévouement.

Recevez, bien-aimé Père, l'assurance de mon profond respect et de ma plus vive reconnaissance.

Votre fils obéissant et soumis,

† Vital Grandin, O. M. I.,
Evêque d'Érindel.